Conflits villageois dans la Chine du xx^e siècle

Village conflict in 20th-century China

Lucien Bianco

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/29>

DOI : 10.4000/etudesrurales.29

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 45-64

Référence électronique

Lucien Bianco, « Conflits villageois dans la Chine du xx^e siècle », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 12 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/29> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.29

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2020.

© Tous droits réservés

Conflits villageois dans la Chine du xx^e siècle

Village conflict in 20th-century China

Lucien Bianco

NOTE DE L'ÉDITEUR

Je remercie Hua Changming qui m'a fourni une documentation précieuse et a, de surcroît, écrit avec moi un article qui est à la base des développements relatifs à la Chine populaire.

- 1 UNE LONGUE TRADITION DE CONFLITS entre lignages et entre villages existe – faut-il dire sévit ? – en Chine depuis trois ou six siècles¹. Le terme qui les désigne, *xiedou*, englobe toutes sortes de violences collectives, de la vendetta à la mini-guerre privée. Ces violences ne sont pas dirigées contre l'État, comme dans le cas de la résistance anti-fiscale ; elles n'opposent pas les pauvres aux riches, à l'instar des conflits qui éclatent entre les fermiers et les propriétaires fonciers. Dans les *xiedou* chaque camp compte quelques riches et une majorité de pauvres et d'indigents, composition habituelle dans les campagnes chinoises. Toutefois certains lignages ou clans globalement plus riches mais surtout plus puissants que leurs voisins essaient d'atteindre une position dominante dans la région, contre laquelle les clans les plus faibles font alliance.
- 2 À l'occasion, les *xiedou* ont un aspect festif qui rappelle les descriptions de E. Leroy-Ladurie dans *Le Carnaval de Romans* : on se défie par jeu, on déclenche à dates convenues des « guerres de pierres », réservées en principe aux enfants mais auxquelles les adultes participent assez souvent. À la différence des écoliers de *La Guerre des boutons* qui risquent la fessée ou pis, leurs petits camarades chinois se battent avec la bénédiction de leurs parents. Les adultes s'engagent eux-mêmes dans de véritables tournois où les jets de pierres sont parfois complétés par des coups de fusil. Il leur arrive aussi de pratiquer des luttes rituelles. À la veille du Nouvel An chinois, vers la fin janvier ou en février, célébrer un *xiedou* est censé rendre faste l'année qu'il inaugure,

mais on peut aussi le déclencher à d'autres moments, pourvu que ce soit en dehors de la saison des gros travaux agricoles et qu'on prévienne dûment l'adversaire avant d'engager les hostilités.

- 3 Cet adversaire attitré est presque un partenaire avec lequel les relations redeviennent normales, voire amicales, sitôt le rite accompli. Il n'en va pas du tout de même lorsque l'on se bat pour de bon, autrement dit dans le cas beaucoup plus commun où les *xiedou* récurrents résultent d'une rivalité ancestrale et d'une haine latente entre lignages, clans, villages ou cantons voisins. Cette fois, ce n'est pas aux tournois de la chevalerie médiévale que l'on pense, ni à Romans, ni au village jurassien de Pergaud, ni à *Regalpetra*, mais plutôt à la vendetta corse et à son implacable héroïne Colomba² : aussi bien en Chine qu'en Corse, le devoir de vengeance est en effet le ressort ultime, même si le *xiedou* revêt des formes plus variées et surtout une dimension sans commune mesure avec celle de sa modeste réplique insulaire. Un *xiedou* assurément exceptionnel qui eut lieu entre Hakka et Punti dans le sud-ouest de la province méridionale du Guangdong, entre 1856 et 1867, passe pour avoir provoqué plus de cent mille morts. À la même époque, les guerres menées par la France en Crimée, en Italie, au Mexique, puis sur son propre territoire contre la Prusse, pouvaient être aussi meurtrières mais duraient moins longtemps. Pour autant, n'assimilons pas non plus les *xiedou*, même les plus grands d'entre eux, à des guerres entre États, telle, toujours à la même époque, la beaucoup moins meurtrière « seconde guerre de l'opium » (1858-1860), qui opposa les Anglais et les Français coalisés aux Chinois. Par opposition à la guerre contre l'étranger, les luttes dont il est question, considérées par les anthropologues comme « sub-ethniques », mettent aux prises des communautés l'une et l'autre chinoises. Le *xiedou* se distingue non seulement de la guerre contre le Japon ou contre les Européens, mais aussi des conflits « ethniques » qui ont opposé, par exemple, les colons chinois émigrés à Taiwan et les autochtones progressivement refoulés dans les montagnes du centre de l'île. En revanche, les affrontements répétés entre des groupes rivaux d'immigrants han aux XVIII^e et XIX^e siècles et de surcroît venus de la même province, le Fujian, qui fait face à Taiwan, étaient incontestablement des *xiedou*. Aussi, Hakka et Punti étaient tous deux des Han qui se distinguaient uniquement par la date à laquelle ils étaient venus du Nord au Guangdong. Les plus anciens avaient fini par se considérer comme des autochtones (Punti = *bendi*, « les gens d'ici ») par opposition aux Hakka (= *kejia*, les familles « hôtes »).
- 4 Les grands *xiedou* taiwanais continentaux de l'époque Qing (la dynastie mandchoue) ont fait l'objet de multiples recherches³. Par comparaison, ceux du XX^e siècle ont été peu étudiés⁴. Pour autant, ils ne paraissent pas avoir été moins nombreux. J'en ai moi-même recensé 315 durant la première moitié du siècle. Pour la seconde moitié, différentes sources font état de plus de 1 000 *xiedou* entre 1967 et 1991 dans la seule sous-préfecture (*xian*) de Cangnan, aux confins des provinces du Zhejiang et du Fujian ; dans la province du Jiangxi, 214 batailles eurent lieu au début de 1991 ; 126, entre janvier et septembre 1990 dans la circonscription (*diqu*) de Shangrao, au nord-est de la même province ; 18 affrontements entre 1982 et 1987, 25 autres entre 1987 et 1992 dans la sous-préfecture de Boyang (quelques-uns de ces derniers *xiedou* recoupent les 126 mentionnés ci-dessus car Boyang appartient à la circonscription de Shangrao) ; 21 en 1980 et 61 en 1981 à Xinjian, toujours dans la province de Jiangxi ; 22 à Tong'an, Fujian, entre 1956 et 1984, etc.⁵
- 5 Bien que ces exemples locaux et régionaux laissent supposer que si l'on disposait de statistiques globales on atteindrait des chiffres records, cela n'implique pas néanmoins

que les *xiedou* aient été plus fréquents sous Mao et ses successeurs qu'avant la Libération de 1949 (terme habituel en Chine pour désigner la révolution). Je ne suis en mesure d'identifier qu'un très petit nombre des 1 000 *xiedou* survenus en un quart de siècle à Cangnan, ou des plus de 200 qui ont eu lieu en une seule année dans le Jiangxi, alors qu'à quelques exceptions près, je connais chacun des 315 *xiedou* du premier demi-siècle. Ces derniers ont été compilés à partir d'une bonne centaine de sources différentes ; lorsqu'un document attestait de nombreux conflits dans une même province en l'espace de quelques années, je ne les ai pas inclus dans mes statistiques⁶. Cette façon incohérente de procéder provient du fait que j'ai étudié de beaucoup plus près les luttes antérieures à la Libération et que j'essaie ici de survoler l'ensemble du siècle en m'appuyant sur une recherche de la taille d'un cheval en ce qui concerne le premier demi-siècle et d'une alouette pour ce qui est du second. Si j'étais aussi exigeant pour la période récente et ne retenais que les *xiedou* que j'ai personnellement identifiés, je donnerais à tort l'impression que ceux-là sont plus rares aujourd'hui qu'avant la Libération. Je ne peux pas non plus postuler l'inverse et, pour les mêmes raisons, je ne peux pas conclure que les *xiedou* sont devenus plus fréquents au xx^e siècle que durant les siècles précédents, bien que je sois en peine d'en mentionner plus d'une centaine entre 1720 et 1900⁷.

- 6 Renonçons d'emblée à une précision statistique illusoire [Bianco 1999]. Dans le cas présent, mon scepticisme est encore accru parce que l'unité retenue est un conflit qui dure quelques heures ou quelques jours, exceptionnellement quelques mois ou quelques années. Il serait tout aussi légitime d'appréhender l'évolution d'un *xiedou* dans la longue durée et de prendre pour unité le conflit pluridécennal, voire séculaire, entre deux collectivités voisines. C'est uniquement le manque d'information sur les antécédents de chaque épisode de violence et sur l'origine lointaine de l'hostilité entre voisins qui me contraint à compter chaque affrontement particulier comme un *xiedou*. Il s'agit là d'un compromis boiteux puisque les plus longs de mes *xiedou* ainsi définis comportent en fait plusieurs crises (assassinats, embuscades, batailles rangées) séparées par des périodes plus ou moins longues de trêve vigilante durant lesquelles on s'abstient de cultiver les champs situés aux confins, et on ne s'aventure pas sur les chemins éloignés pour colporter, commercer, rendre visite à des parents par alliance, etc.
- 7 Contentons-nous donc de répéter notre affirmation initiale : loin de caractériser les seules époques qui ont retenu de façon privilégiée l'attention des chercheurs, les *xiedou* sont demeurés très nombreux au xx^e siècle et ne donnent pas de signe d'essoufflement.

Répartition temporelle...

- 8 Peut-on du moins analyser plus précisément la répartition des *xiedou* au cours du xx^e siècle ? Compte tenu des remarques que nous avons faites, il s'impose de traiter séparément chacune des deux moitiés. En excluant trois cas non datés ou assez longs pour enjambrer différentes périodes et en rattachant, non sans quelque arbitraire, les *xiedou* de la fin des Qing à la décennie 1900-1910, les 312 incidents retenus se répartissent de la façon suivante : 1900-1910 = 36 ; 1911-1920 = 42 ; 1921-1930 = 63 ; 1931-1940 = 66 ; 1941-1949 = 105. Au total, nous avons 312 *xiedou*.

- 9 Si l'on choisit des ères politiques de durée inégale, la répartition des 312 conflits devient :
- Fin des Qing (1900 à octobre 1911) = 41
 - Début de la République (octobre 1911 à 1926 inclus) = 67
 - « Décennie » de Nanjing (1927 à la mi-1937) = 72
 - Guerre de résistance contre les Japonais (juillet 1937 à août 1945) = 57
 - Après-guerre et guerre civile (1^{er} septembre 1945 au 30 septembre 1949) = 75.
- 10 Dans l'un et l'autre cas on relève une concentration des *xiedou* en fin de période : un tiers du total (105 sur 312) en moins de neuf ans (du 1^{er} janvier 1941 au 30 septembre 1949), près d'un quart (75) en un peu plus de quatre ans (début septembre 1945 à fin septembre 1949). En revanche, à peine plus du tiers ont éclaté durant les vingt-sept premières années (1900-1926) contre près de deux-tiers durant les vingt-trois dernières (1927-1949). Bien que la concentration des *xiedou* soit encore plus accentuée dans la phase ultime (1947 à 1949), il faudrait être sûr de la représentativité de mes statistiques pour conclure à leur recrudescence à la fin de l'ancien régime. Les *Wenshi ziliao* (Documents culturels et historiques, WSZL) représentant de loin la plus abondante de mes sources, il est assez vraisemblable que les rédacteurs ou les personnes interrogées durant les années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ont privilégié leurs souvenirs de jeunesse (c'est-à-dire les années quarante) par rapport aux récits de leurs parents ou de leurs grands-parents. On peut néanmoins supposer que l'éclatement des *xiedou* a été moins entravé durant la guerre civile, à la faveur du recul de l'autorité de l'État ; cependant cette dernière avait régressé une première fois durant la décennie troublée des seigneurs de la guerre (1916-1926), période assez peu représentée dans mon échantillon. En somme, je ne crois pas que la prolifération des *xiedou* en fin de période soit un simple artefact statistique, mais mes sources enflent probablement un phénomène d'ampleur assez modeste⁸.
- 11 Bien plus partielles encore et donc très peu représentatives, les statistiques concernant le second demi-siècle ont toutefois toutes les chances d'être plus significatives. À vrai dire, il s'agit plutôt de sondages. Les quelques exemples cités plus haut confirment l'impression générale : peu de *xiedou* durant les seize premières années du régime communiste (1949-1965), beaucoup plus pendant la révolution culturelle (1966-1976), et toujours beaucoup au cours de l'ère des réformes (depuis 1978)⁹.
- 12 Durant les années cinquante, les conflits paraissent avoir connu un recul assez net par rapport à l'acmé des années quarante, dû vraisemblablement à la reprise en main très ferme et à l'instauration d'un quadrillage administratif tel que la Chine n'en avait jamais connu. Un demi-siècle plus tôt, ils avaient pratiquement disparu comme par enchantement de Taiwan [Meskill 1979 : 271] et des Nouveaux territoires de Hong-Kong [Freedman 1966 : 110] à partir du moment où l'administration coloniale (japonaise ou britannique) s'était substituée à celle, plus inefficace ou laxiste, des Qing. À quoi s'ajoutent au début des années cinquante le démantèlement des clans en Chine méridionale et la répression délibérée qui frappe les chefs de clans, assimilés à des despotes locaux¹⁰. Notons que la relative rareté des conflits au cours des années 1949-1965 a dû être moins marquée dans les faits que dans les sources : la rétention de l'information étant alors beaucoup plus stricte, une forte proportion de *xiedou* est susceptible d'avoir échappé à nos recensements ou sondages.
- 13 Pendant la révolution culturelle, la censure a persisté tout en tolérant, voire encourageant, une surabondance d'informations. Celles-ci, pour être orientées ou

diffamatoires, n'en fournissent pas moins une plus grande masse de matériaux à critiquer et à exploiter. De surcroît, le désordre qui a prévalu à cette époque n'a plus opposé d'entraves aussi efficaces à l'éclatement des *xiedou*. Plus important encore, les luttes de factions qui ont dressé les gardes rouges les uns contre les autres d'un bout à l'autre du pays ont réveillé l'expression publique de ressentiments et de haines entre collectivités locales ou entre clans, favorisant du même coup la recrudescence des *xiedou* [Liu 1993b : 72 ; Unger 1998].

- 14 Comment, dans ces conditions, expliquer qu'après l'anarchie et les luttes factionnelles de la décennie 1966-1976 le nombre de *xiedou* n'ait pas diminué davantage, une fois rétabli un calme relatif ? Rappelons d'abord que l'information étant devenue plus libre à partir de 1976, on a connaissance d'un plus grand nombre de troubles ruraux – parmi lesquels les *xiedou* – dont la Chine est le théâtre. En second lieu, comme les infractions à l'ordre public ne sont plus châtiées aussi sévèrement, les sanctions à l'égard des conflits rituels sont moins dissuasives. Cette atténuation de la répression a permis également la renaissance des clans, facette parmi d'autres du « retour du vieil homme » [Bergère 1984 ; Perry 1985a : 179]. Aujourd'hui comme hier (un hier séculaire), les clans sont les acteurs potentiels des *xiedou* dès lors qu'ils étendent et consolident leur influence en reconstruisant les temples des ancêtres, accaparés jusque-là par les autorités ou carrément détruits durant l'une ou l'autre des campagnes qui se sont succédé entre 1949 et 1976, en entreprenant la rédaction de nouveaux registres généalogiques et en affirmant de cent manières différentes leur autorité aux dépens de celle de l'État ou de leurs voisins et rivaux [Bianco-Hua *op. cit.*].
- 15 Outre les rivalités et les haines ancestrales entre clans, la compétition entre collectivités locales, monoclaniques ou non, risque désormais de déclencher des *xiedou*. Même si ces luttes entre villages (*cunshie xiedou*) n'ont pas une réputation aussi sinistre que les affrontements entre clans ou lignages (*xuezu xiedou*, *zongzu xiedou*), elles n'en sont pas moins redoutables, notamment lorsque l'usage ou la possession des monts et des forêts est en jeu. La concurrence entre voisins a été souvent attisée par certaines mesures prises à l'époque de la Réforme. À partir du moment où la diffusion du système de responsabilité a encouragé les paysans à mettre en valeur de façon plus systématique des collines et des marges forestières, zones qui ne les préoccupaient guère à l'époque des communes populaires, la délimitation des frontières villageoises et cantonales n'a pas manqué de susciter force contestations, dégénérant à l'occasion en disputes violentes et parfois en *xiedou* [Bianco-Hua 1996 ; Perry 1985a : 179]¹¹.

... et spatiale

- 16 Plus encore que la distribution des *xiedou* dans le temps, leur répartition dans l'espace impose de distinguer la première moitié du siècle, pour laquelle mes données sont plus ou moins représentatives de la réalité, de la seconde, pour laquelle elles ne le sont pas du tout. Entre 1900 et 1950, les conflits continuent à se concentrer dans le sud-est de la Chine, comme aux XVIII^e et XIX^e siècles : 143, soit près de 45 % du total, se produisent dans les trois provinces du Sud-Est (61 dans le Fujian, surtout dans le sud de la province, 43 dans le Guangdong, l'île de Hainan comprise et 39 dans le Jiangxi)¹². Seules deux autres provinces réalisent des chiffres élevés, probablement surévalués : avec 50 incidents, le Sichuan se classe second derrière le Fujian, un rang qui s'explique par l'énorme population de la province, d'une part, et par l'abondance relative de la

documentation, d'autre part : en effet, 36 des 50 *xiedou* recensés sont postérieurs au déplacement de l'administration nationaliste à Chongqing en 1938. Hypothèse similaire et plus assurée pour le Jiangsu, dont 17 des 34 *xiedou* (Shanghai comprise) se sont produits durant la « décennie de Nanjing », époque où les informations relatives à n'importe quelle catégorie de troubles ruraux et, en général, à la vie dans les campagnes privilégient régulièrement le Jiangsu¹³.

- 17 Cinq provinces (Sichuan, Jiangsu plus les trois autres du Sud-Est) réunissent un total de 227 *xiedou*, alors que dans le reste de la Chine on n'en trouve que 91. Aucune autre province n'atteint le score de 20 conflits et seuls le Hunan et le Hubei en comptent plus d'une dizaine. En même temps, toutes les provinces, à l'exception de Shandong, sont représentées dans mon échantillon, ce qui permet de suggérer qu'à partir d'un noyau situé dans le Sud-Est, le phénomène s'est propagé dans l'ensemble du pays.
- 18 Il semble que cette diffusion caractérise aussi bien la seconde moitié du xx^e siècle que la première. Certes, les exemples donnés concernent le Sud-Est, à l'exception d'un seul, Cangnan, qui est d'ailleurs la sous-préfecture la plus méridionale du Zhejiang, aux confins du Fujian. Mais, à côté des cas privilégiés de conflits nombreux ou très nombreux, on relève des incidents isolés un peu partout dans le pays, y compris fort loin du Fujian méridional et du Guangdong oriental, foyers originels et terres d'élection des *xiedou*.

Causes

- 19 La recherche des origines des *xiedou* ne rapproche pas seulement les deux moitiés du xx^e siècle ; elle souligne de surcroît la continuité avec les siècles précédents. Comme dans le passé, les motifs que l'on peut déceler ne sont souvent que des déclencheurs immédiats, voire des prétextes tout à fait disproportionnés à la catastrophe qu'ils entraînent, la raison principale étant l'inimitié ou la haine ancestrale entre les antagonistes, issue d'une rivalité autour d'un terroir, d'un point d'eau, qui peut remonter au xix^e siècle¹⁴. À quoi bon s'acharner à identifier la ou les causes de chacun des *xiedou* qui ont opposé le clan Luo au clan Hu de Yanyuan, dans le Sichuan, entre 1938 et 1953 ? Le document, au demeurant partial [*Yanyuan WSZL*, v. 1, 1986 : 98-105], mentionne en chaque occurrence une razzia, un assassinat, un vol de buffles ou de moutons, qui représentent le premier acte du nouveau conflit, ou plus exactement du renouvellement d'une lutte séculaire, dont les circonstances qui l'ont déclenchée importent moins que les légendes qui l'ont de part et d'autre transformée et déformée, et que les sentiments d'hostilité alimentés par cette dernière. Si le détail est trompeur, le titre de notre source résume bien l'essentiel : « Succession de *xiedou* entre les familles ennemies Luo et Hu sous trois dynasties » (Qing, République et République populaire). On ne saurait rappeler plus clairement que les *xiedou* étudiés dans ce chapitre s'inscrivent dans la longue durée et ne représentent que les épisodes les plus récents d'une compétition, voire d'une belligérance ancestrale.
- 20 Résignons-nous donc à ne jamais connaître la cause d'un assez grand nombre de *xiedou* contemporains, simplement décrits dans nos sources comme « un conflit » ou « un nouveau conflit » entre les Zhang et les Wang ou les Chen et les Deng. Au total je n'ai pu attribuer des causes immédiates ou occasionnelles qu'à un peu moins de 200 *xiedou* du xx^e siècle, devenus en fait 206 car, comme j'étais incapable de trancher entre deux explications que la source présentait comme également décisives, j'ai comptabilisé

l'une et l'autre ! Sur ces 206 causes, 42 concernent des *xiedou* survenus depuis 1949 tandis que les 164 autres se réfèrent à la première moitié du xx^e siècle. Les deux causes les plus fréquentes sont de loin la concurrence pour l'eau, ou pour se protéger des dégâts des eaux, et la lutte pour la terre.

- 21 Dans mon échantillon, les *xiedou* liés à l'eau sont les plus nombreux : 61 contre 40 qui ont une relation avec la terre. On les désigne souvent du nom générique *zheng shui xiedou*, parce que dans la majorité des cas ce sont effectivement l'accès à une source ou l'utilisation de l'eau à des fins d'irrigation qui constituent les enjeux des disputes¹⁵. Plus rarement, c'est la possession ou l'utilisation d'un lac à d'autres fins que l'irrigation, ou le droit de pêche dans un étang, un réservoir ou une section de rivière, qui suscite le *xiedou*¹⁶. Parfois, les travaux d'aménagement de l'eau d'irrigation – barrages, dérivations – faits par un village situé en amont peuvent être jugés préjudiciables par ceux qui se trouvent en aval.
- 22 Les terrains que l'on se dispute ne sont presque jamais des propriétés dûment enregistrées, sur lesquelles aucune contestation n'est possible. Ce sont au contraire des étendues sableuses récemment émergées ou rarement cultivées, un simple banc de sable au milieu du Fleuve Jaune [*Hancheng WSZL*, v. 5, 1986 : 47 et 49-50], des forêts situées à la périphérie des terroirs ou à cheval sur les limites entre villages voisins.
- 23 Si les hauteurs boisées et les sables côtiers représentent les surfaces les plus fréquemment revendiquées, il arrive aussi que l'on se batte pour une prairie, un cimetière ou n'importe quel terrain pour peu qu'un des riverains l'ait occupé de force ou ait pris l'initiative de le défricher sans en référer aux voisins. Pour un pâturage disputé entre plusieurs tribus, plus de mille personnes se sont battues en 1943 à Chakatang, sous-préfecture de Rangtang, province du Sichuan [*Rangtang WSZL*, v. 1, 1990 : 44-45]. Au printemps 1946, lors de la fête des morts, les deux villages de Ganmei et Gantun, dont les habitants sont originaires d'un même lignage, mais qui ont par la suite changé de nom, se querellent à propos d'un cimetière, façon honorable de masquer l'objet véritable du conflit : la terre [*Xinhuang WSZL*, v. 4, 1991 : 13-21]. Dans la même province (Hunan), à Xiangxiang, l'occupation d'un terrain par la force déclenche un *xiedou* meurtrier le 22 avril 1932 [*Xiangxiang WSZL*, v. 4, 1989 : 139-141]. En février 1949, plusieurs milliers de combattants se disputent le droit de défricher un terrain dans le bourg de Cikou, sous-préfecture de Tongshan, Hubei [*Tongshan WSZL*, v. 3, 1989 : 100-105].
- 24 On peut aussi s'entretuer non pour le terrain lui-même, mais pour ce qu'il porte ou produit, ou pour les divagations d'animaux venus brouter chez le voisin. L'herbe sur la colline entre les cantons de Xianmen et de Shenxi, sous-préfecture de Chaoyang, Guangdong, a provoqué des dizaines de morts à l'automne 1940 [Lang 1941], ou un arbre [*Tong'an WSZL*, v. 9, 1989 : 136], ou encore des galets de rivière... On se bat également pour vendre tel ou tel de ces produits et plus encore pour contrôler l'ensemble du commerce dans une aire donnée ou mieux sur un marché, dont le clan dominant (ou vainqueur du *xiedou*) taxe les transactions. La rivalité pour l'exploitation des marchés arrive à peu près à égalité avec celle pour les bacs, les ferrys, les quais et les ports : chacune d'elles a suscité une dizaine des 206 *xiedou* de mon échantillon, ce qui les classe loin derrière la compétition pour l'eau ou pour son contrôle, et, pour la terre, Shitian et Fupo, sous-préfecture de Jianjiang, Fujian, luttent pour le contrôle du commerce de l'opium dès 1914, à une époque où cette activité n'est pas censée avoir redémarré [*Quanzhou WSZL*, v. 7, 1962 : 45]¹⁷. Tous ces motifs sont devancés (séparément

mais non pas globalement) par la lutte pour le pouvoir sous toutes ses formes (17 *xiedou*), entre clans, entre cliques, entre branches d'une société secrète, pour une fonction, un poste administratif, voire un poste électif, etc. C'est pour dominer leur région (et bien sûr aussi pour en tirer des avantages économiques) que se combattent deux clans du canton de Dashuitian, sous-préfecture de Chengxi, Hunan. Selon les circonstances, chacun d'eux s'allie avec les bandits ou les forces de l'ordre [*Chengxi WSZL*, v. 3, 1987 : 13-23]¹⁸.

- 25 Les *xiedou* provoqués par chacune des autres causes se comptent sur les doigts d'une main, sauf si on les regroupe autour des temples, de la religion et du folklore. Il vaut mieux les rassembler davantage encore : en une seule catégorie, celle des enjeux symboliques, qui s'opposent aux enjeux matériels dont nous avons traité jusqu'ici (eau, terre, marchés...). Il y a, cela va sans dire, quelque artifice à établir cette séparation, puisque, comme je l'ai souligné ailleurs [Bianco 1994 : 41-43], poursuivre les premiers n'implique pas, bien au contraire, que l'on néglige les seconds : on tient à s'assurer un bon *fengshui*, terme propre à la géomancie chinoise selon laquelle les vertus d'un site, voire l'orientation d'une maison ou d'une tombe, peuvent assurer la prospérité et le bonheur des habitants et de leurs descendants. Car on venge les affronts, on défend son honneur par idéal, certes, mais aussi parce que c'est le moyen et même la condition pour devenir ou demeurer un clan fort et respecté, gage de puissance et de richesse.
- 26 Concernant les *fengshui* sur lesquels je me suis attardé [*ibid.* : 31-36], je m'en tiendrai à un seul cas : entre mai et octobre 1924, à Anhai, sous-préfecture de Jinjiang, dans le Fujian, la lutte pour le *fengshui* des tombes entraîne la mort de 34 personnes selon le bilan officiel (en réalité, semble-t-il, une bonne cinquantaine). Les compilateurs, qui définissent ce *xiedou* comme un affrontement entre grands et petits clans, autrement dit, entre forts et faibles, suggèrent que les questions liées au pouvoir ne sont pas étrangères à la rivalité autour de cette géomancie des morts [*Jianjiang WSZL*, v. 3, 1983 : 130-134 ; *Li op. cit.* : 133 et 137].
- 27 La puissance est encore présente là où on l'attend le moins : au sein d'un temple bouddhiste, où deux cliques se combattent pour le pouvoir et s'allient avec les villageois afin de renforcer leurs effectifs, à Juli, Kanding xian, Sichuan, en 1948 [*Ganzi zhou WSZL*, v. 5, 1986 : 25-38]. La même année et la précédente, ce sont sans doute le pouvoir et le prestige, mesuré par le nombre de moines recrutés, mais aussi tout bonnement le terrain convoité par deux temples rivaux, qui dressent à trois reprises deux écoles bouddhistes, l'une contre l'autre. Ces batailles, encore plus meurtrières (douze personnes sont tuées), se déroulent dans la même province, à Luo [*Luo xian WSZL*, v. 5, 1986 : 39-55].
- 28 Avec les *xiedou* qui naissent de l'excitation lors des fêtes ou des rivalités lors des courses et concours (et qui manifestent donc au plus haut degré le particularisme qui leur est propre), on s'éloigne rarement du champ religieux, ce qui n'est pas contradictoire puisque l'on consulte, on implore ou on enrôle des dieux, eux-mêmes enracinés localement¹⁹. C'est, par exemple, le cas du *xiedou* ou, plus exactement, du massacre perpétré dans la nuit du 30 au 31 octobre 1910 à Longguan, sous-préfecture de Putian, Fujian. À la suite d'une dispute qui éclata lors du concours du Bateau-dragon qui se déroula le septième mois lunaire dans un village affilié aux Drapeaux Noirs, ces derniers attendirent un bon mois pour se venger d'un tort peut-être imaginaire que leur auraient causé les Drapeaux Blancs – lesquels en fait subissaient plus qu'ils n'infligeaient de brimades. Les Drapeaux Noirs mirent à profit cette attente pour

entraîner cent jeunes gens du canton de Donghua et acquérir des munitions. Le jour venu, après le théâtre, le banquet d'anniversaire et une prière devant le temple, les « cent Noirs » (c'est le cas de le dire car leur équipée n'était point indigne des pogroms commis quelques années plus tôt par les fameux Cent Noirs dans la Russie tsariste) demandèrent l'accord de leur Bouddha pour aller attaquer un village voisin affilié aux Drapeaux Blancs. Le dieu ayant répondu par la négative, ils se rabattirent sur une autre cible : le village (blanc lui aussi) de Longguan. Cette fois, le dieu acquiesça et ils partirent, ivres de joie, mettre le feu aux maisons de Longguan en bouchant portes et fenêtres avec du foin qu'ils enflammèrent. À trois heures du matin le 29^e jour (le 31 octobre), tout fut consumé : 33 habitants de Longguan périrent carbonisés [Putian WSZL, v. 5, 1983 : 106-112]²⁰.

- 29 À l'approche des fêtes, il est important de délimiter les territoires respectifs et, en particulier, le chemin assigné aux processions. Lors du défilé de la fête des lanternes (le quinze du premier mois lunaire) à Yiyang, Hunan, au début de la République, une altercation surgit à propos de la voie empruntée par l'un des antagonistes. Entre « l'offense » et le règlement de comptes, le délai est cette fois un peu plus long (plus de cent jours), non pour consulter la divinité, mais pour affronter l'adversaire à une date fixée en fonction du calendrier, en l'occurrence le « double cinq », cinquième jour du cinquième mois lunaire. La course du Bateau-dragon doit donc avoir lieu à ce moment-là. Elle se solde par plus de 70 morts [Yiyang WSZL, v. 8, 1986 : 138-140]. De même, au cours de la fête du fantôme qui se tient à Zhoukui, en plein district du « Bouddha de l'Ouest » (Xifo) près de Quanzhou, le 18 du septième mois lunaire en 1945, des Dongfo (« Bouddhas de l'Est ») venus de Shuixianjing battirent un marchand de légumes du cru. Les offensés attendirent la fête du fantôme de Shuixianjing pour aller se venger et déclenchèrent un *xiedou* [Quanzhou WSZL, v. 7, 1962 : 44 et 50-51]²¹.
- 30 En dehors des fêtes et des concours, d'autres rassemblements de population fournissent des préludes récurrents aux *xiedou* : notamment durant les représentations théâtrales, pour peu que les spectateurs appartenant à deux clans rivaux aient échangé des paroles peu amènes et parfois des coups. Mais, à la limite, n'importe quel fait divers (tentative de séduction d'une actrice, fuite d'une amoureuse, vol de bétail, etc.) peut déclencher un conflit. Il suffit que le clan ou la collectivité locale épouse une querelle personnelle, qu'un méfait, individuel lui aussi, soit érigé en attaque délibérée contre l'ensemble du groupe et que, dans l'un et l'autre cas, les responsables ne veuillent ou ne sachent, comme la sagesse le recommande, faire d'une grande affaire une petite et d'une petite, rien du tout (*da hua xiao, xiao hua wu*) [Hua-Thireau *op. cit.* : 183].
- 31 Comme il n'y a aucune raison, hormis la lassitude du lecteur, de mettre un terme à cette énumération des causes occasionnelles de *xiedou*, choisissons un dernier exemple : l'exode de hordes de miséreux, mal accueillis là où ils passent et, a fortiori, où ils tentent de séjourner. On retrouve le particularisme intrinsèque des belligérants (autochtones contre « étrangers »), assorti cette fois d'une coloration sociale puisque les autochtones « nantis » défendent leurs biens et leur sécurité.

Continuité

- 32 Dans tout ce qui précède, peu d'exemples, excepté ceux donnés au début, concernent la seconde moitié du xx^e siècle. À vrai dire, le développement économique, avec la construction de ponts et, surtout, avec le contrôle du commerce par l'État, a rendu

inutiles les conflits pour des marchés, des embarcadères ou des bacs. Sans objet également est la lutte pour le pouvoir, monopolisé par le Parti communiste, bien qu'elle réussisse à s'infiltrer dans les structures politiques officielles, à l'échelle locale. Dans le sud du Fujian, les Chen et les Lin de plusieurs sous-préfectures limitrophes se sont affrontés à trente-cinq reprises entre le 27 mai et le 8 août 1968, pour le droit de pêche d'une part, mais aussi pour la direction d'une brigade [*Tong'an WSZL*, v. 9, 1989 : 138]. La quasi-disparition de ces enjeux explique que la prédominance traditionnelle des *xiedou* autour de l'eau et de la terre se soit encore accentuée en Chine populaire, jusqu'à constituer la majorité des cas de mon échantillon²².

- 33 Autre modification récente : le rôle des cadres communistes, plus enclins aujourd'hui qu'hier à susciter et organiser des *xiedou*. Liu Xiaojing donne deux exemples de conflits, survenus en août 1982 et en février 1991, durant lesquels des cadres responsables ont exhorté les ressortissants à se battre et ont collecté les contributions pour l'achat d'explosifs [1993b : 62-63]. Ces cadres ont été sanctionnés après coup mais, semble-t-il, avec une relative mansuétude, du moins si on la compare à ce qui était réservé aux chefs de clans, y compris à titre préventif, avant qu'ils aient osé renouer avec la pratique invétérée des *xiedou* au début des années cinquante. Ailleurs qu'à Cangnan, on a relevé des cas de cadres locaux devenus de véritables marionnettes manipulées par les chefs de clans ou, encore plus inquiétant, assumant eux-mêmes les fonctions de chef de clan et disputant à ce titre aux clans rivaux les droits d'irrigation, et ceux concernant l'utilisation des terres, des collines et des mines [Yu *et al. op. cit.* : 26].
- 34 Outre la renaissance des clans, c'est bien sûr le recul du contrôle exercé par l'administration centrale qui explique de telles déviations. Notons cependant que si changement il y a, c'est par rapport aux années cinquante beaucoup plus que par rapport à la tradition, puisque les familles de notables, qu'on peut grosso modo comparer aux cadres communistes de la seconde moitié du xxe siècle, étaient souvent elles-mêmes à l'origine des *xiedou* [Bianco 1994 : 44-45]. Cette remarque appelle néanmoins deux nuances.
- 35 La première est que, dès les années cinquante, les cadres communistes ont été souvent mis en cause, non pour avoir provoqué délibérément un *xiedou*, mais pour ne s'y être opposés que mollement. Tirillés entre les directives officielles et leur appartenance à l'un des clans antagonistes, les responsables villageois étaient contraints ou tentés de maintenir un profil bas²³. Reste qu'une telle passivité, parfois taxée de lâcheté dans nos sources, représente déjà un changement eu égard à la tradition, puisque l'élite locale n'était pas – en tout cas, pas au même degré – écartelée entre la loyauté envers le clan et l'obéissance à un État lointain qui n'inspirait guère de crainte [Hua-Thireau 1996 : 229].
- 36 Inversement – c'est la seconde nuance – l'élite locale avait beau être directement responsable de la majorité des *xiedou*, elle en prévenait aussi, plus souvent et plus efficacement que ne le laisse entendre la propagande communiste. Témoin parmi bien d'autres, le *xiedou* évité le 21 juin 1907 à Shuixi, Ninghua xian, Fujian : les Fan ayant renversé sur le marché l'étalage d'un colporteur Qiu, seule l'intervention d'un lettré, qui mit en garde une délégation des deux camps contre le recours aux armes et ses conséquences, empêcha la bataille d'éclater [*Ninghua WSZL*, v. 5, 1989 : 104-105]²⁴.
- 37 Pour conclure ou du moins prendre position, je propose de distinguer l'évolution durant la seconde moitié du xxe siècle de celle qui se poursuit sur une durée plus longue. Concernant « notre » demi-siècle, il me paraît légitime d'opposer les quinze

premières années à la période ultérieure où s'est manifestée une responsabilité accrue de l'État (active durant la révolution culturelle, passive aujourd'hui du fait de son retrait relatif) ainsi que des cadres, notamment depuis la Réforme. Dans le temps long, je crois au contraire que, non seulement les quinze premières années, mais le demi-siècle dans son ensemble se distingue des périodes précédentes. Sans en faire une priorité, les agents du régime communiste ont au total réprimé les *xiedou* avec plus de détermination (et un peu plus de succès) que leurs prédécesseurs impériaux et républicains, étant entendu, je le répète, que loin d'opposer le blanc au noir, la comparaison porte sur différentes teintes de gris. Reste que la propagande communiste, au moins sur ce point, peut parler d'un ancien régime de façon globale : de Kangxi – ou plutôt de Yongzheng, car c'est sous ce règne que l'État Qing s'est avisé du problème – à Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek), on observe une continuité assez remarquable tant dans la (médiocre) performance des autorités gouvernementales et administratives que dans la lourde responsabilité des élites rurales. En ce domaine, comme dans d'autres, la coupure décisive demeure 1949.

- 38 Plus généralement, j'estime la continuité entre les premiers épisodes connus et l'an 2000 comme étant plus significative que les changements. Certes, ces derniers ne manquent pas. Liu Xiaojing indique par exemple que pour éviter que l'image du clan ne soit ternie, les vaincus s'efforcent de dissimuler l'ampleur des dégâts qu'ils ont subis [1993b : 65], ce qui paraît contredire la pratique invétérée d'antan, à savoir la dissimulation de l'étendue des pertes infligées à l'adversaire en exagérant les siens, au besoin en produisant de fausses victimes décédées de mort naturelle. Cela s'explique parce qu'il revenait au vainqueur d'indemniser le vaincu, et que l'indemnité était proportionnelle à la différence entre les dommages essuyés dans chaque camp. Un autre changement, qui ne surprendra personne, a trait à l'efficacité des armes dont disposent les combattants, laquelle entraîne une réduction de la durée des *xiedou* qui pouvaient jadis s'éterniser. Lors de la lutte du 16 août 1992 à Cangnan, en moins d'une demi-heure, cinq personnes furent tuées et dix-huit autres blessées, dont six très gravement [*ibid.* : 64].
- 39 On pourrait compléter aisément cette liste, à peine ébauchée, des différences. Néanmoins, il me paraît plus important de souligner sans attendre que la description par Liu Xiaojing des *xiedou* contemporains à Cangnan évoque à s'y méprendre celle des combats d'autrefois [*ibid.* : 58-66]. Le cérémonial paraît hérité de traditions séculaires qui remontent à la haute époque des Qing. Dès les premiers battements de tambour, qui a remplacé le gong, les jeunes gens se rassemblent devant le temple des ancêtres, portant un costume sombre avec un signe distinctif, un chapeau et leurs armes. Pour se donner du courage, ils sautent autour d'un feu allumé devant le temple et boivent des liqueurs mélangées de sang, puis ils prêtent serment, prosternés devant les tablettes des ancêtres. Après quoi, ils marchent au combat, lequel consiste en une série de corps à corps.
- 40 Personne ne discute l'obligation de participer, sans chercher à comprendre ni apprécier les causes du conflit. Si, comme il arrive fréquemment, le combattant a épousé une femme du clan adverse, il est tenu d'affronter et éventuellement de tuer son beau-frère ou son oncle par alliance, ce qui ne le dispensera pas d'échanger des cadeaux avec sa belle-famille au Nouvel An suivant. S'il meurt, il est considéré comme un martyr et est enterré au temple des ancêtres ; sa famille touche une subvention (avant 1949, c'était

un lopin de terre). S'il est blessé, les soins et les médicaments sont à la charge du clan. Si ses blessures le rendent inapte au travail, il reçoit une pension versée par le clan.

- 41 Pour faire face à ces frais et aux dépenses occasionnées par la préparation du *xiedou*, le clan perçoit un impôt régulier pour les pensions et subventions accordées aux invalides et aux familles des martyrs, ainsi qu'un second prélèvement, le *tanpai*, pour satisfaire aux dépenses exceptionnelles. Personne ne peut s'y soustraire. Des sanctions sont prévues pour les contribuables défaillants et les autorités du clan n'hésitent pas à pratiquer des saisies : en témoignent les trois cents livres de nourriture enlevées de force à une famille démunie du clan Li en janvier 1983.
- 42 Aujourd'hui comme par le passé, chacun observe la loi du silence et cache la vérité aux enquêteurs. En matière de *xiedou* clanique, commente désabusée la police de Cangnan, il est « difficile de tirer les affaires au clair, difficile d'arrêter les coupables, difficile de rassembler les preuves, difficile de poursuivre en justice ». À l'instar des substituts de criminels de jadis, les *dingxiong*, des villageois acceptent aujourd'hui encore d'endosser devant la justice la responsabilité des décisions des dirigeants et d'être punis à leur place.
- 43 D'autres traditions se perpétuent, tel l'accueil des spectateurs. Sous l'ancien régime il arrivait qu'on loue une chambre ou un logement pour voir les autres s'étriper [Huichang WSZL, v. 2, 1987 : 110]. Aujourd'hui, les gens se contentent de porter une chemise blanche ou un parapluie pour se protéger des coups. Le rôle de premier plan fréquemment tenu par les soldats démobilisés de l'Armée populaire de Libération dans la conduite des *xiedou* contemporains fait écho à celui des officiers du Guomindang voici un demi-siècle à peine. Les préparatifs du combat qui oppose, en juillet 1948, Sanjiang, Xinhui xian, Guangdong, à la localité voisine de Longquan sont supervisés par un ancien conseiller militaire à l'état-major d'une zone de guerre pendant le conflit sino-japonais [Zhang 1948 : 16]. Dans l'un et l'autre cas, les combattants recherchent la compétence professionnelle. Pour la même raison, les rebelles paysans d'antan se plaçaient assez fréquemment sous le commandement d'un maître en arts martiaux ou d'un chef de milice locale, qu'ils forçaient au besoin à prendre leur tête.
- 44 Je concède volontiers qu'une énumération plus exhaustive des différences contribuerait modestement à contrebalancer ce qui précède. Je maintiens cependant que cette description, qui n'est pas unilatérale, pourrait à quelques détails près, être transposée un ou deux siècles plus tôt. De surcroît, comme je l'ai dit plus haut, aujourd'hui comme hier, lorsque des querelles dérisoires dégénèrent en *xiedou*, elles n'en sont que les détonateurs. On se bat pour autre chose : par haine, par vengeance, pour défendre l'honneur du groupe et surtout parce que le moindre signe de faiblesse, y compris le pardon des offenses, risque d'encourager le rival à empiéter davantage sur le clan ou le village « incapable » de défendre ses intérêts et sa réputation ; un tel clan est mal armé pour survivre.
- 45 Si la continuité l'emporte sur les changements, est-ce que les *xiedou* ont encore de beaux jours devant eux ? Je le crains, bien que de bonnes raisons laissent espérer que leur déclin s'accroîtra.
- 46 Rien n'est permanent dans les affaires humaines, comme l'a confirmé l'effondrement des régimes communistes européens. Par rapport au *xiedou* qui a opposé Hakkas et

Punti en Chine méridionale au milieu du XIX^e siècle, ou même à ceux, moins gigantesques et meurtriers, qui ont déchiré les colons han de Taiwan au siècle précédent, les combats actuels, ainsi que ceux de l'époque républicaine, paraissent presque inoffensifs, une proportion non négligeable d'entre eux n'ayant provoqué aucune mort d'homme. Toutefois, il faut observer que le ratissage effectué par Liu Xiaojing pour la seconde moitié du XX^e siècle, et par moi-même pour la première moitié, a mis au jour nombre de ces reliefs résiduels qu'à distance nous n'apercevons plus pour les siècles antérieurs. De cette masse d'incidents n'en émerge pas moins une minorité d'affaires assez graves [*Jinjiang WSZL*, v. 3, 1983 : 130-134 ; *Lingao WSZL*, v. 4, 1988 : 18-20]. Après tout, le régime communiste avait, entre 1950 et 1965, réussi à faire beaucoup reculer les *xiedou*, ainsi que la richesse, la puissance et l'influence des clans. Or la révolution culturelle les a remis en selle en conférant un vernis politique à des rivalités locales, des ambitions mesquines et des haines recuites. Depuis, la répression a repris comme a repris et même prospéré, sur le terreau des « vieilles idées » et des « vieilles coutumes », l'activité multiforme et mal contrôlée d'institutions vénérables, au premier rang desquelles, le clan.

- 47 Quelques différences relevées par Liu Xiaojing peuvent néanmoins avoir une influence à terme sur l'évolution des *xiedou*, et les rendre de moins en moins populaires. Plus de temps sera requis pour les rendre moins contraignants. Tout en maintenant que des cadres, en activité ou à la retraite, ainsi que des soldats démobilisés et même des notables locaux qui ont reconquis une emprise sur les affaires du clan ou du village suscitent ou dirigent encore maints *xiedou*, Liu ajoute qu'on rencontre de plus en plus fréquemment parmi les initiateurs de simples membres du clan plus remuants ou plus concernés par l'« offense » à réparer. N'appartenant pas à l'élite locale, ces derniers manquent de l'autorité et du prestige dévolus aux chefs du passé [1993b : 72]. À l'avenir, il leur deviendra moins facile d'entraîner les autres au combat et d'élever leur querelle personnelle au niveau d'une offense rédhitoire infligée à tout le groupe. Pour l'heure, personne n'ose encore répudier ouvertement l'impératif absolu de défense du clan et les valeurs (courage, honneur, solidarité) qui le justifient. Mais déjà le cœur n'y est plus, ou du moins, pas toujours. C'est ici qu'intervient, selon Liu, un second facteur d'évolution, à terme plus décisif : l'enrichissement de certaines familles du clan, dont les enfants ont acquis de l'instruction et de l'expérience hors du village et du canton. Beaucoup dans la jeune génération et dans cette société villageoise devenue plus différenciée accordent une moindre importance aux intérêts matériels en jeu : collines, étangs, forêts, susceptibles d'être disputés entre les clans et les collectivités locales voisines [*ibid.* : 71]. À la longue, ils finiront peut-être par mettre en question les enjeux symboliques des *xiedou* eux-mêmes et – cette condition est, elle aussi, nécessaire – le groupe ne sanctionnera plus aussi impitoyablement cette « trahison ».
- 48 Ne rêvons pas cependant : la culture (guerrière, ombrageuse, particulariste) du sud-est de la Chine peut survivre longtemps encore. Il serait plus irresponsable et plus coûteux d'attendre son dépérissement hypothétique que d'en accélérer le cours par divers moyens, répression comprise : les autorités chinoises, et les belles âmes occidentales qui les jugent, retrouvent ici le dilemme posé, à une toute autre échelle et sur un mode plus tragique, par la transition démographique.

BIBLIOGRAPHIE

Les rares ouvrages et articles qui concernent le xx^e siècle sont précédés d'un astérisque

En langues occidentales

Ahern, E.M. — 1973, *The cult of the dead in a Chinese village*. Stanford, Stanford University Press.

Ahern, E.M. et H. Gates, eds. — 1981, *The anthropology of Taiwanese society*. Stanford, Stanford University Press.

Baker, H. — 1979, *Chinese family and kinship*. New York, Columbia University Press. — 1991, « Marriage and mediation. Relations between lineages », in H. Baker et S. Feuchtwang, eds., *An old state in new settings. Studies in the social anthropology of China in memory of Maurice Freedman*. Oxford, Oxford University Press : 11-24.

***Bergère, M.-C.** — 1984, « Après Mao : le retour du vieil homme », *Vingtième siècle* 1 : 31-45.

***Bianco, L.** — 1994, « Les xiedou en Chine durant la première moitié du xx^e siècle ». Communication au Centre Chine de l'EHESS, mars 1994. — 1999, « Numbers in social history. How credible ? Counting disturbances in rural China », in E. Sandschneider ed., *The study of modern China*. Londres, Hurst : 255-283.

***Bianco, L. et C.M. Hua** — 1996, « Xiedou and tradition. The return of the peasant vendetta », *China Perspectives* 6 : 28-33.

Faure, D.W. — 1976, « Local political disturbances in Kiangsu province, China, 1870-1911 ». Ph. D., Princeton University.

Freedman, M. — 1958, *Lineage organization in Southeastern China*. Londres, Althlone Press. — 1966, *Chinese lineage and society. Fukien and Kwangtung*. Londres, Althlone Press.

Harrell, S. — 1990, « From xiedou to yijun. The decline of ethnicity in Northern Taiwan, 1885-1895 », *Late Imperial China* XI (1) : 99-127.

Hsiao, K. — 1960, *Rural China. Imperial control in the nineteenth century*. Seattle, University of Washington Press.

Hu, H. — 1948, *The common descent group in China and its functions*. New York, Ralph Linton.

***Hua, L. et I. Thireau** — 1996, *Enquête sociologique sur la Chine, 1911-1949*. Paris, PUF.

Jordan, D.K. — 1985, *God, ghosts, and ancestors. Folk religion in a Taiwanese village*. Taipei, Caves Books.

Lamley, H.J. — 1977, « Hsieh-tou. The pathology of violence in Southeastern China », *Ch'ing-shi wen-ti* III (7) : 1-39. — 1981, « Subethnic rivalry in the Ch'ing period », in E.M. Ahern et H. Gates, eds. *op. cit.* : 282-318. — 1987, « Hsieh-tou. Violence and lineage feuding in Southern Fukien and Eastern Kwangtung », *Newsletter for modern Chinese history* 3 : 43-60. — 1990, « Lineage feuding in Southern Fujian and Eastern Guangdong under Qing rule », in J. Lipman et S. Harrell, eds., *Violence in China. Essays in culture and counterculture*. New York, State University of New York Press : 27-64.

***Madsen, R.** — 1990, « The politics of revenge in rural China during the cultural revolution », in J. Lipman et S. Harrell, eds. *op. cit.* : 175-201.

- Marks, R.B.** — 1984, *Rural revolution in South China. Peasants and the making of history in Haifeng County, 1570-1930*. University of Wisconsin Press.
- Meskill, J.M.** — 1979, *A Chinese pioneer family. The Lins of Wu-feng, Taiwan, 1729-1895*. Princeton, Princeton University Press.
- Ownby, D.** — 1990, « The “Ethnic Feud” in Qing Taiwan. What is this violence business, anyway ? An interpretation of the 1782 Zhang Quan xiedou », *Late Imperial China* XI (1) : 75-98.
- Pasternak, B.** — 1972, *Kinship and community in two Chinese villages*. Stanford, Stanford University Press.
- *Perry, É.** — 1985a, « Rural collective violence. The fruits of recent reform », in E. Perry et C. Wong, eds., *The political economy of reform in post-Mao China*. Harvard, Harvard University Press : 175-192. — 1985b, « Rural violence in socialist China », *The China Quarterly* 103 : 414-440.
- Siu, H.F.** — 1989, *Agents and victims in South China. Accomplices in rural revolution*. New Haven, Yale University Press.
- Thoraval, J.** — 1990, « La culture de Danzhou. Quelques traits distinctifs », ms., Paris.
- Tilly, C.** — 1978, *From mobilization to revolution*. New York, Random House.
- Unger, J.** — 1998, « Cultural revolution conflict in the villages », *The China Quarterly* 153 : 82-106.
- Watson, J.** — 1982, « Chinese kinship reconsidered. Anthropological perspectives on historical research », *The China Quarterly* 92 : 589-627.
- Woon, Y.** — 1984, *Social organization in South China, 1911-1949. The case of the Kuan lineage in K'ai-p'ing county*. Ann Arbor, University of Michigan Center for Chinese Studies.

En chinois

Seules les études sont retenues ici. La plupart des sources proviennent de deux séries de documents publiés en Chine populaire :

- les *Wenshi ziliao* (Matériaux culturels et historiques, en abrégé : WSZL). Dans les références données en note, WSZL est précédé de la ville (la plupart du temps, l'une des 2 600 sous-préfectures chinoises) à laquelle ces matériaux se rapportent. Il arrive qu'ils soient publiés sous le titre : *Wenshi ziliao xuanji* (Recueil de matériaux culturels et historiques), auquel cas j'ai indiqué en référence l'abréviation WSZLXJ ;
- les *Xianzhi* (en abrégé : XZ) sont des monographies locales consacrées à chaque sous-préfecture. Exceptionnellement, elles portent le titre de *shizhi*, ce qui indique que la circonscription dont traite la monographie est considérée comme urbaine (*shi* = ville).

Ces deux séries de documents sont maintenant bien connues des sinologues. Je n'ai donc pas jugé utile d'alourdir les références en précisant chaque fois l'éditeur (en général la Conférence politique consultative du peuple à l'échelon de la sous-préfecture pour les WSZL) et le lieu d'édition (en général les Presses populaires de la province à laquelle appartient la sous-préfecture pour les XZ). L'indication du volume (pour les WSZL), de la date (pour les XZ et les WSZL) et de la page permet de retrouver le passage concerné.

Études citées dans le texte :

Feng Erkang — 1994, *Zhongguo zongzu shihui* (La société clanique en Chine). Hangzhou, Zhejiang renmin chubanshe.

Lang Jingxiao — 1933, « Zhongguo nanfang xiedou zhi yuanyin ji qi zuzhi » (Causes et organisation des xiedou en Chine méridionale), *Dongfang Zazhi* 30 (19) (*The Eastern miscellany*, traduction anglaise consacrée) : 81-96. — 1941, « Guangdong xiedou wenti » (La question des

xiedou dans le Guangdong », *Bianzheng yuekan* 11 (L'administration des confins [des trois provinces Fujian, Guangdong et Jiangxi]) : 19-21.

Li Yukun — 1989, « Shilun Quanzhou lishi shang de xiedou » (À propos des *xiedou* de Quanzhou dans l'histoire), *Quanzhou WSZL* 10 : 132-138.

***Liu Xiaojing** — 1993a, « Xiandai zongzu xiedou wenti yanjiu » (Recherches sur la question des luttes de clans à l'époque actuelle), *Nongcun jingji yu shehui* 5. — 1993b, « Cangnan de zongzu » (Les clans de Cangnan), ms. — 1994, « Lüe xi dangdai Zhenan zongzu xiedou » (Analyse succincte des *xiedou* claniques dans le sud du Zhejiang aujourd'hui), *Shehuixue yanjiu* 5.

***Liu Xingtang** — 1936, « Fujian de xuezu zuzhi » (Organisation des clans du Fujian), *Shihuo banyuekan* 4 (8) : 35-46.

***Wang Shuhuai** (Wang Shu-hwai) — 1981, « Qingmo minchu Jiangsu Sheng de zaihai » (Calamités dans le Jiangsu à la fin de la dynastie Qing et au début de la République), *Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo jikan*. Taipei, Institut d'histoire moderne de l'Academia Sinica, vol. 10 : 141-186.

***Yu Hong, Chen Cuiling, Zhou Liangtuo et He Yuchang** — 1993, « Dui nongcun zongzu xiedou de yousi » (Réflexions sur les *xiedou* claniques à la campagne), *Nanchang daxue xuebao* 3 : 25-28.

Zhang Yan — 1991, *Qingdai zutian yu jiceng shehui jiegou* (Terre clanique et structure sociale de base sous la dynastie Qing). Beijing, Zhongguo renmin daxue chubanshe.

***Zhang Yang** — 1948, « San Long zhi zhan » (La guerre entre Sanjiang et Longquan), *Guangdong siyi giaobao* : 15-17.

NOTES

1. Un peu moins de trois siècles, selon la plupart des sinologues occidentaux qui ne recensent pas de cas avant le début du XVIII^e siècle : cf. H.J. Lamley [1977 : 17-18 et 1990 : 27, 31, 39-43]. Pour certains historiens et anthropologues chinois, l'origine du phénomène serait beaucoup plus ancienne. Dans la région de Quanzhou, au Fujian, des *xiedou* auraient éclaté dès le XV^e siècle, d'après deux fonctionnaires cités par Li Yukun [1989 : 132]. Un peu plus au nord, dans la sous-préfecture de Putian, les *xiedou* existaient déjà sous la dynastie des Song du Sud, selon Chen Changcheng [Putian WSZL, v. 5, 1983 : 116].

2. Regroupons une fois pour toutes ces quelques références européennes : E. Le Roy Ladurie, *Le Carnaval de Romans* ; L. Pergaud, *La guerre des boutons* ; L. Sciascia, *Les paroisses de Regalpetra* ; Mérimée, *Colomba et dix autres nouvelles*. Tous ces titres sont disponibles dans la collection Folio, chez Gallimard.

3. H.J. Lamley [1977 et 1990] demeure le principal spécialiste occidental. Sur les *xiedou* continentaux, on trouvera d'autres réflexions dans H. Baker [1979 et 1991], M. Freedman [1958 et 1966], K. Hsiao [1960], H. Hu [1948], H.J. Lamley [1987], R.B. Marks [1984] et Y. Woon [1984].

4. Pour s'en tenir à nouveau aux publications en langues occidentales, on peut mentionner L. Bianco [1994] et L. Bianco et C. Hua [1996]. On trouvera d'autres exemples dans D.W. Faure [1976], M. Freedman [1966], H. Hu [1948], L. Hua et I. Thireau [1996], R.B. Marks [op. cit.], H.F. Siu [1989], J. Thoraval [1990], J. Unger [1998].

5. Le *xian* est l'équivalent d'une sous-préfecture française, à ceci près qu'une province compte en moyenne entre soixante et plus de cent *xian*. À l'échelon inférieur, je traduirai *qu* par district, *xian* par canton, bien que ce dernier terme puisse désigner aussi un gros village, et *zhen* par bourg. *Diqu* renvoie au contraire à une circonscription intermédiaire entre le *xian* et la province. C'est bien sûr l'immensité de la Chine et sa nombreuse population qui nécessitent cette

hiérarchie de subdivisions administratives. Sur Cangnan, voir Liu Xiaojing [1993b : 52]. Sur le Jiangxi (1991), Shangrao (1990), Boyang (1982-1992), voir Yu Hong *et al.* [1993]. Sur Xinjian : *Xinjian xianzhi* (ci-après XZ) [1991 : 421] ; sur Tong'an : *Tong'an wenshi ziliao* (ci-après WSZL) [1989, v. 9 : 132-141].

6. Par exemple, sur deux à trois cents *xiedou* survenus dans le Guangdong entre septembre 1928 et septembre 1933 selon Lang Jingxiao [1933 : 93], je n'en ai identifié et retenu que quatre.

7. Je n'ai fait aucune recherche de première main concernant les *xiedou* des XVIII^e et XIX^e siècles.

8. La répartition des affaires très meurtrières (plus de 100 morts) conforte cette hypothèse ; 12 sur 16 d'entre elles sont antérieures à 1927. Voilà qui peut suggérer une évolution effective (on se massacre moins allègrement sous le régime nationaliste qu'à l'époque des seigneurs de la guerre ou à la fin des Qing), mais aussi, à nouveau, une documentation très inégalement répartie dans le temps, les incidents mineurs ayant plus de chance d'être relatés pour des périodes rapprochées que pour les périodes les plus anciennes. Ici encore, les deux facteurs ont pu se conjuguer pour rendre compte d'une dissymétrie frappante : seulement 2 des 132 *xiedou* qui ont éclaté entre 1937 et 1949 ont tué 100 personnes, contre 12 des 108 recensés entre 1900 et 1926.

9. Je ne dispose sur ce dernier point d'aucune donnée globale. Sur les mille et quelques *xiedou* dont la sous-réfecture de Cangnan a été le théâtre entre 1967 et 1991, entre sept cents et huit cents ont éclaté avant 1979 [Liu 1993b : 52]. Dans le Jiangxi en revanche, une étude déjà mentionnée a noté une recrudescence des *xiedou* depuis le début des années quatre-vingt [Yu *et al. op. cit.*]. À l'échelle du pays tout entier, É. Perry a également observé un maximum de conflits durant l'ère des réformes [1985a : 180-185, 1985b : 428-438] et a inversé du même coup [1985b : 439] la séquence « violence compétitive, violence réactive » décrite par C. Tilly [1978]. À mes yeux l'essentiel est le contraste entre les périodes antérieures et postérieures à 1966. Je ne suis pas encore en mesure d'établir le sens de la différence, en tout état de cause secondaire, entre les deux moments (1966-1978 et à partir de 1979) de la seconde période.

10. Avant même l'instauration officielle du régime, l'exécution de nombreux chefs (*fuxiong*) avait déjà convaincu maints paysans que le Parti communiste « ne donnait pas de face aux lignages » [Hua-Thireau *op. cit.* : 304].

11. Instauré à la fin des années soixante-dix et généralisé au début des années quatre-vingt, le système de responsabilité familiale alloue un champ à chaque famille pour qu'elle l'exploite à sa guise, une fois remis à l'État un quota de grains fixé à l'avance. Ce système donne le coup d'envoi à la décollectivisation.

12. Un total qui s'élève à 318 au lieu de 315 car j'ai attribué à chacune des provinces concernées les *xiedou* qui ont mis aux prises des localités ou des cantons frontaliers.

13. La décennie de Nanjing (1927-1937) désigne la première phase du régime nationaliste de Chiang-Kai-shek, antérieure à l'invasion japonaise. Proche de la capitale Nanjing et de la principale monopole culturelle, Shanghai, le Jiangsu était beaucoup mieux « couvert » par les reportages et les enquêtes que les autres provinces. Aujourd'hui Shanghai ne fait plus partie du Jiangsu : en raison de son importance, la ville constitue une province à elle seule, de la même manière que Paris est un département.

14. Par exemple, dans le sud-est du Hebei, une personne est tuée en août 1924 lors d'un *xiedou* entre riverains du nord et du sud du Xuanhui He. Mal aménagé, ce fleuve provoque des inondations assez fréquentes, cause récurrente de conflits depuis qu'un *xiedou* a opposé en 1883 1 100 combattants venus du sud à un nombre inconnu de nordistes. À l'époque, 48 personnes avaient été tuées ou s'étaient noyées. L'hostilité qui en résulta dura quatre-vingts ans, si bien que l'affaire de 1924 ne représente qu'un chaînon modeste dans une longue série [Nanpi Xian WSZL, v. 1, 1989 : 166-169].

15. Deux exemples antérieurs à 1949 ont opposé deux villages de la banlieue de Quanzhou, entre 1927 et 1934, et, dans la même région, deux villages de la sous-préfecture de Jinjiang, entre 1927 et 1942 [Li *op. cit.* : 134 et 137]. Beaucoup plus court, un troisième exemple postérieur à 1949 a

multiplié les incidents : 44 accrochages en l'espace de dix-huit jours, du 2 au 19 septembre 1957, dans la sous-préfecture de Tong'an. Ces affrontements ont détruit 64 installations hydrauliques destinées à l'irrigation [Tong'an WSZL, v. 9, 1989 : 136]. On pourrait citer bien d'autres exemples.

16. Lac : Egong Hu, sous-préfecture de Yuanjiang, province du Hunan, en avril 1934 [Yuanjiang WSZL, v. 1, 1984 : 115-117] ; Danyang Hu, sous-préfecture de Dantu, province de l'Anhui, en juin 1936 [Dantu WSZL, v. 1, 1985 : 143-145]. Le premier *xiedou* fait un mort ; le second, deux. Droit de pêche : quatre *xiedou* en l'espace d'une décennie (1959-1968) à Tong'an, Fujian [Tong'an WSZL, v. 9, 1989 : 136-138]. Trois d'entre eux opposent des clans.

17. Sur les *xiedou* pour les marchés : Jiange WSZL, v. 17, 1992 : 121-123 ; sur les conflits concernant des ports, bacs et embarcadères : Quanzhou WSZL, v. 7, 1962 : 45 ; Li op. cit. : 134.

18. Au sujet des sociétés secrètes et cliques : Xinyu WSZL, v. 2, 1986 : 94-100. Au sujet des fonctions régaliennes comme enjeu : Xiangyang WSZL, v. 4, 1989 : 182-188. Plusieurs exemples de luttes pour obtenir le poste de chef de canton in L. Bianco [1994 : 45] et in Qingchuan WSZL, v. 9, 1987 : 48-50.

19. Vers 1900, on révérait dans le Fujian méridional des « dieux des *xiedou* » (*xiedou shen*). Dans un village de la banlieue de Xiamen, l'un d'eux appelé Laoye shen était censé envoyer des messages stratégiques aux villageois dans leurs rêves [Li op. cit. : 133].

20. Il faut préciser que la course du Bateau-dragon n'a fourni que l'occasion d'une nouvelle dispute entre Drapeaux Noirs et Drapeaux Blancs, dont l'inimitié séculaire (leur premier *xiedou* remonte à 1838) est décrite et analysée par Chen Changcheng in Putian WSZL, v. 5, 1983 : 116. Des *xiedou* ultérieurs nés de disputes entre camps qui aspirent au titre de champions sont relatés in Pengshui WSZL, v. 6, 1990 : 87-90 et in Yu Hong et al. op. cit. : 25.

21. Sur l'hostilité, qui remonte au XVIII^e siècle, entre Bouddhas de l'Est et de l'Ouest (Dongfo et Xifo), voir Quanzhou WSZL, v. 7, 1962 : 40-51 et Quanzhou shi Quanzhou lishi yanjiu huibian 1979 : 116-127. Un autre *xiedou*, mineur cette fois-ci, né du dépassement des « frontières » au cours d'un défilé, oppose en 1938 Zhonghejing et Shenhanjing, deux localités sises dans la préfecture de Quanzhou, Fujian [Quanzhou WSZL, v. 7, 1962 : 43].

22. À Cangnan cependant, la proportion des enjeux symboliques – en y ajoutant, il est vrai, le pouvoir – a, durant les dernières décennies, progressé au détriment de l'ensemble des autres enjeux matériels [Liu 1993b : 71].

23. À Duchang, Jiangxi, en 1953, le clan Cao a pris soin d'annoncer que les membres du Parti et de la Ligue de la jeunesse communiste qui ne se rendraient pas aux réunions en vue de préparer le combat seraient rayés à vie des registres du clan, ainsi que leurs descendants [Jiangxi WSZLXJ, v. 37, 1900 : 150].

24. A contrario, la déconvenue d'un lettré qui se fit rabrouer pour avoir tenté, en vain, de dissuader les paysans de poursuivre un *xiedou* dont ils prirent eux-mêmes l'initiative confirme que la responsabilité la plus lourde n'incombait pas toujours à l'élite [Hu op. cit. : 115-116]. Voir encore L. Hua et I. Thireau [1996, chap. VIII].

RÉSUMÉS

Depuis plusieurs siècles, des conflits (*xiedou*) opposent de façon chronique villages et lignages de la Chine du Sud-Est. Bien que la plupart soient déclenchés par des causes matérielles (rivalité pour l'eau, la terre, les marchés, etc.), d'autres ont des enjeux purement symboliques, tel l'accès à

un bon *fengshui* (géomancie chinoise). Pour les belligérants (car ces conflits sont parfois de véritables guerres locales), la distinction entre enjeux matériels et symboliques n'a guère de sens : le *fengshui* propre à tel ou tel site, construction ou tombe, est censé garantir ou compromettre la prospérité de la famille et du clan. Et ne pas répondre aux offenses est perçu comme une invite à de nouveaux empiètements de la part de voisins plus forts ou plus agressifs. À terme, les attaques du régime communiste contre les clans, le développement économique, l'éducation et l'exode rural auront peut-être raison d'une pratique encore vivace.

Village conflicts in 20th-century China. – For several centuries now, conflicts (*xiedou*) recurrently set villages and lineages in southeastern China at odds. Although rivalry over water, land, markets, etc., trigger most disputes, some of them revolve around purely symbolic issues, such as access to a good geomancer (*fengshui*). For belligerents – indeed, these conflicts sometimes amount to local warfare – the distinction between material and symbolic issues has little meaning: the *fengshui* for a specific location (such as a building or tomb) is thought to guarantee or endanger the family's or clan's prosperity. Not reacting to offenses is seen as an invitation for further trespassing by stronger, more aggressive neighbors. Eventually, economic development, education, rural flight and communist campaigns against clans may well put an end to what are still quite vigorous practices.